

pas de la véracité du fait : mes auteurs étaient incapables de mentir. Voici ce que mon oncle, vieux voyageur, me racontait, il y a quelques dix ans, et ce qu'affirmit un de ses amis en ma présence, comme vous le verrez plus tard. C'est mon oncle qui parle.

C'était par une belle soirée du mois de mai ; l'hivernement était terminé. Nous venions de laisser l'Ottawa et nous entrions dans la Rivière des Prairies ; nous n'étions qu'à quelques milles de chez mon père, où je me proposais d'arrêter un moment, avec mes compagnons, avant d'aller à Québec où nous descendions plusieurs canots chargés des plus riches pelletteries et d'ouvrages indiens que nous avions eu en échange contre de la poudre, du plomb et de l'eau-de-vie. Comme il n'était pas tard et que nous étions passablement fatigués, nous résolvîmes d'allumer la pipe à la première maison et de nous laisser aller au courant jusque chez mon père. A peine avions-nous laissé l'aviron que nousapercevions sur la côte une petite lumière qui brillait à travers trois ou quatre vitres, les roues qui n'avaient encore été remplacées par du papier. Comme habitant de l'endroit, l'on me députa vers cette petite maison pour aller chercher un tison de feu. Je descends sur le rivage et je monte à la chaumiére. Je frappe à la porte, on ne me dit pas d'entrer, cependant j'entre. J'aperçois sur le foyer, placés de chaque côté de la cheminée, un vieillard et une vieille femme, tous deux, la tête appuyée dans la main, et les yeux fixés sur un feu presqu'éteint qui n'éclairait que faiblement les quatre murs blanchis de cette maison, si, toutefois, l'on pouvait appeler cela maison. Je fus frappé de la nudité de cette misérable demeure. Il n'y avait rien, rien du tout, ni lit, ni table, ni chaise. Je salut aussi poliment que me le permettait mon titre de voyageur des pays l'en haut, ces deux *personnages* à figures étranges et immobiles ; politesse inutile, on ne me rend pas mon salut, ou ne daigne seulement pas lever la vue sur moi. Je leur demande la permission d'allumer ma pipe et de prendre un petit tison pour mes compagnons qui étaient sur la grève, pas plus de réponse, pas plus de regards qu'auparavant. Je ne suis ni peureux, ni superstitieux, d'ailleurs, j'avais déjà eu des aventures de cette nature dans le nord ; eh bien ! n'eût été la honte de reparaitre devant mes compagnons, sans feu, eux qui avaient vu et qui voyaient encore la petite fenêtre éclairée, je crois que j'aurais gagné la porte et que je me serais enfui à toutes jambes, tant étaient effrayantes l'immobilité et la fixité des regards de ces deux êtres. Je rassemble, en tremblant, le peu de force et de courage qui me retenaient, je m'avance vers la cheminée, je saisiss un tison par le bout éteint et je passe la porte. Chaque pas qui m'éloignait de cette maudite cabane, me semblait un poids de moins sur le cœur. Je saute dans mon canot avec mon tison et le passe à mes compagnons, sans souffrir mot de ce qui venait de m'arriver : on eut ri de moi. Chose étrange ! le feu ne brûlait pas plus leur tabac que si c'eût été un glaçon. — Nom de Dieu ! dit l'un d'eux, que signifie cela ? ce feu-là ne brûle pas. J'allais leur raconter ma silencieuse réception à la cabane, sans craindre de trop faire rire de moi, puisque le feu que j'en rapportais ne brûlait pas, du moins le tabac, lorsque tout à coup la petite lumière de la cabane éclata comme un immense incendie, disparut avec la rapidité d'un éclair et nous laisse dans la plus profonde obscurité. Au même instant, on entend des cris de chats épouvantables ; deux énormes matous, aux yeux brillants comme des escarboucles, se jettent à la nage, grimpent sur le canot, et cela, toujours avec les miaulements les plus effrayants. Une idée lumineuse me traverse la tête : — Jette-leur le tison, criai-je à celui qui le tenait ; ce qu'il fit aussitôt. Les cris cessent, les deux chats sautent sur le tison et s'envient vers la cabane où la petite lumière avait reparu."

Mon oncle avait vingt fois raconté ce fait devant sa famille et devant beaucoup d'autres personnes, mais autant il l'avait raconté de fois, autant il avait trouvé d'incrédules.

Vingt ans après cette aventure, j'étais en vacances chez mon oncle, à la Rivière des Prairies : c'était dans le mois d'août ; lui et moi nous suivions sur le perron de sa maison blanche, à contreventsverts. Un enjeu venait de s'arrêter à la côte. Un homme d'une cinquantaine d'années, à figure franche et joviale, venait de laisser le jeu ; il s'en vient droit à nous, demande à mon oncle, en le tutoyant et en l'appelant par son nom de baptême, comment il se portait. — Bien, lui dit mon oncle, mais je ne vous reconnaiss pas. — Comment, lui dit l'étranger, tu ne te rappelles pas Morin ?

A ce nom, comme s'il se fut réveillé en sursaut, mon oncle fait un pas en arrière, puis se jette au cou de Morin. Tout ce que peuvent faire deux amis de voyages, qui ne se sont pas vus depuis vingt ans, se fit. Il va sans dire que Morin soupa et coucha à la maison. Durant la veillée, pendant que les deux vieux voyageurs étaient animés à parler de leur jeunesse et de la misère qu'ils avaient eue dans le nord-ouest, mon oncle s'arrête tout-à-coup : — Ah ! Morin, dit-il, pendant que j'y pense, il y a assez longtemps que je passe pour un menteur, conte à la compagnie ce qui nous est arrivé en telle année, t'en rappelles-tu ? — Ma foi, oui, dit Morin, et je m'en rappellerai toute ma vie. — Et Morin rapporta à la compagnie et devant moi, sans augmentation ni diminution, le fait au moins surnaturel que je vous ai narré. D'où je conclus qu'il ne faut jamais juger, ni douter de rien.

ARTH. P.

Physiologie du Cigare.

On n'y prend pas garde ; mais il avance, mais il se propage, mais de jour en jour il étend sa conquête. Comment y mettre obstacle ? Par où le fuir ? Les plus rebelles sont obligés de subir sa tyrannie ; les plus agiles ne peuvent l'éviter. Il est partout, il entre partout, il vous saisit à l'improviste, il vous attaque au moment où vous y pensez le moins. Le matin et le soir, le jour et la nuit, le démon continue sa poursuite. Flânez-vous à la grâce de Dieu, sur l'asphalte des boulevards, le voilà qui vous arrête au passage et vous saute à la gorge ; entrez-vous dans les rues, il vous attend à chaque porte et s'embusque à l'angle des maisons. Voulez abriter-vous dans votre demeure, comme dans une citadelle, il court à travers l'escalier et pénètre chez vous par la fenêtre entrouverte ou par le trou des serrures. — De quoi s'agit-il ? d'où vient cet ennemi si nudacieux, si entreprenant, si inévitable, si subtil ? Comment le reconnaître ? Quel est son visage et quel est son nom ? — Sa patrie se trouve par delà les mers ; il est parti du Nouveau-Monde pour conquérir l'Ancien. Quant à son air et à sa tourmente, on ne soupçonnerait jamais qu'un personnage si léger, si fragile, soit capable de telles entreprises et d'une telle domination. Figurez-vous que ce terrible conquérant se laisse très-praisablement mettre dans la poche et enfermer dans un étui ; puis vous le prenez, sans plus de façon, entre vos deux doigts, et vous le portez à votre bouche, et vous le pressez sur vos lèvres et entre vos dents ; lui cependant de se laisser faire. Ou

n'a jamais vu de tyran, en apparence plus humain et plus docile. Mais c'est précisément quand il paraît si humble et si soumis, qu'il se montre tout à coup et sème dans l'air les preuves de son audacieux caractère. Voyez comme il se trahit lui-même. Ce n'est plus l'innocent de tout à l'heure. Il s'échauffe, il prend flamme, et une fois qu'il est en feu, tout est dit, il ne respecte plus rien. — Une jolie femme rose et blanche, fine et effarouchée, vient-elle à passer près de lui d'un pied furieux, l'insolent se jette sous son nez. — Un honnête bourgeois ouvre-t-il la bouche pour respirer l'air frais du matin, le bourreau lui court sus, et va tout droit se loger dans son gosier, au risque de lui faire perdre haleine. Que vous dirai-je ? il apostrophe les plus délicates et les plus timides, en véritable dragon. Encore, s'il avait des formes visibles et palpables, on le verrait venir de loin, et peut-être pourrait-on l'éviter. Mais comme certains dieux de la mythologie, il s'enveloppe d'un usage imperceptible ou se fait vapeur légère, pour mieux surprendre son monde. Voulez-vous fuir, il n'est plus temps ; la nuage vous environne, la vapeur truitresse vous inonde.

Son bureau est à la Havane ; c'est là qu'il est né d'une très-noble et très-excellente race. Il s'est mésallié depuis, chemin faisant, comme cela arrive à toutes les grandes maisons ; et quelquefois il se souvient encore de sa haute origine ; mais le plus souvent il a le mauvais goût des espèces corrompues et abâtardies. — Vous demandez le lieu de son domicile ? — Il a son quartier-général dans un endroit appelé la Régie, et ça et là, par toute la ville, des succursales que vous reconnaîtrez aisément au signallement que voici : Une veilléeuse, un paquet d'allumettes, des pipes en sautoir ; ce sont là ses parchemins et ses armes. — Vous tenez à savoir sa qualité et son titre ? — Son nom plébien est tabac, son nom de gentilhomme cigare.

On ne s'imagine pas à quel point le tabac et le cigare ont étendu leur empire, seulement depuis un an. C'est un trait caractéristique des révoltes du goût parisien, qu'il est impossible de ne pas signaler. De toutes parts, on ouvre au dieu cigarette des temples ensunés ; il envahit les quartiers les plus prudes, qui le repoussaient autrefois comme un serpent et un pestiféré. Il installe ses entrepôts dans la rue de la Paix et au cœur de la Chaussée-d'Antin. J'avais autour de moi une marchande de fleurs et, un peu plus loin, une magnifique librairie ; les fleurs et les livres viennent de céder la place à deux bureaux de tabac. Le bureau de tabac fait des progrès inouïs. Bientôt Paris ne sera plus qu'un estaminet. Le cigare règne aux deux points opposés : ici, il est peuple et s'appelle pipe et non cigare ; là il a sa clinche et ses gens. A l'examiner du salon et du boudoir, comme marqué de galanterie et des mœurs parfumées, le cigare aurait grand'peine à se défendre ; mais il peut se faire valoir comme moyen de fusion et comme agent de fraternité. Le cigare rapproche les rangs, efface les distances ; il y a un instant où personne n'est plus ni pauvre, ni riche, ni ouvrier, ni maître, c'est le moment où le cigare a besoin de feu pour s'allumer. A cette heure suprême, le cigare ôté très-poliment son chapeau et abordant la pipe lui dit : « Voulez-vous me permettre ? La pipe, portant la main à sa casquette, répond : « Volontiers ! — Merci, pipe ? — N'y a pas de quoi cigare ! » La pipe salut le cigare, le cigare salut la pipe, et tous deux se quittent avec un sentiment d'estime et de satisfaction réciproque. — D'ailleurs, le cigare abrège les heures ; il occupe, il distraint, il console, il chasse la triste réalité et éveille les rêves. La matière s'idéalise à travers sa blanche vapeur ; la pensée court et volète avec les nuages légers qu'elle pousse devant vous. Passons donc le cigare au riche et la pipe au pauvre. Tous deux n'ont-ils pas à oublier et à rêver ?... Cependant, ô Athènes, que dirait Platon s'il savait que tu as introduit le tabac dans la république ?

L'AMOUR.

L'amour est une douce voix,
Dont la puissance caressée,
Unit par des liens étroits,
L'âme, le cœur et la pensée.